

Article

Construire les jours d'après : la bataille est commencée

Interview de Jean-Pierre Saez, directeur

Observatoire des politiques culturelles - OPC

Mai 2020

La crise sanitaire du Covid-19 a bousculé la société toute entière et les mondes de l'art en particulier. La période du confinement débutée le 17 mars dernier a ouvert une parenthèse qui marquera pour de longues années l'ensemble de la société.

C'est dans ce cadre si particulier où nous avons vu se produire un bouleversement de nos usages et de nos pratiques tant quotidiennes qu'artistiques, que nous avons décidé, au sein de l'agence Auvergne Rhône Alpes-spectacle vivant d'interroger les personnes parties prenantes de la vie culturelle de notre territoire régional. Nous avons choisi de les questionner tant sur des sujets personnels que professionnels, de connaître leur ressenti ainsi que leurs rêves d'avenir, d'interroger leur nouvelle adaptation au monde et de questionner leurs futurs.

La citation d'Edouard Glissant « *Agis dans ton lieu, pense avec le monde* », que nous avons choisi pour ouvrir toutes nos interviews, trouve ici tout son sens.

D'OÙ NOUS ÉCRIVEZ-VOUS ? ÊTES-VOUS SORTI DE VOTRE LIEU DE CONFINEMENT ?

Je vous écris de mon bureau, à mon domicile. J'ai la chance d'habiter dans une maison dans la banlieue populaire de Grenoble à Saint-Martin-d'Hères.

Dans cette période de confinement, je sors de temps à autre de chez moi, dans le cadre des règles prescrites... J'essaie de profiter au maximum de ces espaces de liberté. Liberté encadrée mais contrainte admise... J'en profite pour découvrir les moindres aspects, les moindres qualités de mon quartier. Il y a des chantiers de construction d'immeubles à quelques centaines de mètres. Je m'intéresse à leur architecture, j'observe les techniques de construction, je m'inquiète de la vie urbaine que ces nouveaux bâtiments pourront générer... Y aura-t-il suffisamment de lieux de vie, de commerces variés pour donner du sens à cet ensemble ? J'essaie de marcher trois ou quatre kilomètres par jour. C'est peu mais c'est un objectif minimal. Je regarde autrement chaque maison devant laquelle je passe, sa personnalisation, l'organisation léchée ou anarchique du jardin quand il y en a. J'imagine les histoires de vie qui s'y déroulent. Je parcours en tous sens les moindres rues et ruelles qui encadrent mon voisinage. Je m'extasie devant les fleurs qui poussent sauvagement sur le bord des routes. Un peu plus loin, à proximité de l'autoroute, il y a des jardins ouvriers soigneusement entretenus. Autour d'eux, une végétation luxuriante

reprend ses aises. Je suis médusé par la diversité qu'elle recèle. Je prends des photos. Je mesure une partie de mon inculture à mon incapacité à nommer la plupart de ces herbes folles ou de ces fleurs. Je me sens un peu handicapé par cette limitation. Comment en parler ? Comment raconter ce que je ressens. J'ai toujours à apprendre...

Par ailleurs, je me suis rendu à quelques reprises à l'Observatoire des politiques culturelles, où je travaille habituellement, dans le centre de Grenoble. Je vous avoue que j'ai dû parcourir une distance bien supérieure à celle prévue par les autorisations habituelles ! Pas d'incartade non plus puisque c'était pour des raisons professionnelles... Curieuse impression que ces bureaux vides sans la présence de mes collègues, sans aucun bruit. Leur absence physique me trouble. C'est qu'ils sont malgré tout là, quelque part. Il y a peu de courrier postal. Internet avait déjà bien pris le relais. Mais alors là...

À QUOI RÊVEZ-VOUS ?

Je rêve de pouvoir danser, courir, respirer davantage. Je rêve de grandes traversées à travers le monde. Je voudrais continuer de pouvoir rêver à de longs voyages, aux périodes à venir, à ceux que j'avais déjà prévus et imaginés. Je voudrais que l'on puisse conserver ce lien avec l'imaginaire du voyage. J'ai parfois l'impression que l'on veut nous persuader d'abandonner cette idée de l'ailleurs. Je sais bien sûr, et plus encore aujourd'hui, qu'il y a des ailleurs à portée de pas et je me réjouis de leurs potentialités.

Je veux par-dessus tout continuer d'explorer et d'arpenter le monde sous toutes ses coutures. Mais je sais aussi que je devrai être

attentif aux effets secondaires de mes envies, à l'impact de nos modes de vie d'avant. Car quoi qu'il en soit, il y aura un avant et un après. Mais il n'est pas dit que l'après ne sera pavé que de bonnes intentions. La bataille pour préserver et transformer les leçons de cette période a commencé.



Juste une accalmie passagère ou le début d'une amélioration ? Comment deviner ce ciel mélangé de nuages de toutes sortes de gris ? Si j'étais un vieux sage ou un simple paysan, je saurais peut-être déchiffrer ces hiéroglyphes célestes. Mais je ne suis qu'un homme de la ville, et même de la grande ville. J'ai tant de progrès à faire pour me compléter.

© JP SAEZ

LA CRISE SANITAIRE ACTUELLE VA T-ELLE VOUS AMENER À RÉVOLUTIONNER VOTRE APPROCHE DU MONDE ? À INTERROGER LA PLACE, LE RÔLE DE LA CULTURE ? CELA SE TRADUIT-IL DANS VOTRE PRATIQUE ?

La crise m'a nécessairement conduit à bousculer mon approche du monde, à discuter avec moi-même de mes présupposés, de mes préjugés. Elle révèle toutes nos contradictions et nous amène à la nécessité impérieuse de changer radicalement les choses, d'établir un équilibre plus juste entre les êtres humains et avec notre environnement. Elle réinterroge la manière dont nous vivons la mondialisation, notre rapport à la nature, à ses forces et faiblesses, à l'Autre..., mais aussi notre rapport avec la culture. Nous pressentons depuis longtemps la grande transformation dans laquelle nous sommes engagés, ainsi que son caractère global et interdépendant. Mais elle apparaît plus manifeste, plus inéluctable.

Sur le plan culturel, les outils numériques faisaient déjà totalement partie de nos vies. Nous en avons découvert bien d'autres usages : des réunions de travail quotidiennes en visioconférence, des expositions d'art ou des festivals de musique rebasculés dans l'espace numérique faute de pouvoir se tenir dans la vie concrète... Je ne dirais pas la vie « réelle » car les expressions artistiques proposées sur les réseaux sociaux sont aussi parfaitement réelles, même si elles se présentent à travers le canal de nos ordinateurs ou de nos smartphones, et non de façon vivante. D'ailleurs, je peux bien avouer que des gestes artistiques de tout un chacun comme de créateurs confirmés ont provoqué plus d'une fois de belles émotions en moi durant cette période incroyable.

Nous étions prévenus depuis pas mal de temps qu'une crise majeure pouvait arriver, mais ce que nous vivons est inédit à l'échelle de l'humanité. Nous avons, au cours des siècles, connu de grands cataclysmes, de grandes pandémies au niveau mondial (pestes, gripes...), mais ce que nous traversons en ce moment s'apparente plus à une expérience totale de civilisation et appelle ce qu'**Edgar Morin** avait autrefois nommé une « politique de civilisation », une expression alors mal comprise par certains. Il s'agit d'intégrer que l'humanité est une, qu'elle dispose de la planète en partage et que cela implique des solidarités fondamentales. Ça se vérifie plus que jamais dans l'histoire de l'espèce humaine. Évidemment, il y a ici et là des formes culturelles différentes, des esprits nationaux singuliers. Il n'est pas question de les nier. Mais ne laissons pas les esprits chagrins profiter de la situation pour conjecturer sur leur particularité irréductible qui devrait nous inciter à nous retrancher derrière de hautes murailles. La crise est d'ailleurs une démonstration de l'impuissance des nationalismes à gérer ce genre de fléau. Penser les jours d'après nécessitera du discernement et de la mesure pour ne pas succomber aux sirènes qui détiendraient déjà les clés de notre avenir. Toute l'humanité se trouve reliée par cette menace et ne pourra s'en sortir, à la fin, que par des solutions partagées. Je ne veux pas cependant oublier que des guerres de conquête, des conflits de frontières se poursuivent dans un silence médiatique assourdissant. J'ai aussi le sentiment qu'on se regarde

tant le nombril qu'on devient incapable de consentir notre attention à d'autres causes.

Il y a une dimension existentielle incroyable dans cette crise, ce qui peut être aussi considérée comme un « cadeau ». Un cadeau ambivalent cela va de soi. Encore faut-il savoir le recevoir et l'interpréter. S'il s'agit de plaider pour des solutions simplistes de repli sur nous-mêmes, sur nos frontières, de réduire les échanges avec les autres au prétexte qu'ils représenteraient une menace, alors nous irons tout droit à l'échec. Nul doute que le réflexe obsidional serait pire que le mal. On s'en sortira parce que l'on saura inventer une autre manière de vivre ensemble. Mais cet « ensemble » n'est pas exclusif. Il est à géométrie variable. Il nous faut inventer un mode d'emploi qui sache l'appréhender dans ses différentes dimensions. Chaque partie ne pourra pas s'en sortir sans se préoccuper du sort de l'autre. Cela exige évidemment un esprit de responsabilité jamais atteint jusqu'ici. Mais si les citoyens du monde avaient la bonne idée de pousser ensemble leurs dirigeants vers une autre gouvernance mondiale... Une utopie ? Peut-être mais une utopie raisonnable, à l'inverse des peurs millénaristes et des prophéties délirantes.

Nous avons appris tant de choses de ce confinement qui pourraient nous faire avancer positivement. Consommer des aliments issus de notre environnement proche et issu d'une agriculture raisonnée ou biologique de préférence, à condition de les rendre accessibles au plus grand nombre et de soutenir davantage les filières de production qui respectent cet engagement. Nous devons appliquer à notre mode de vie des critères plus rationnels. Un exemple : l'autre jour faisant mes courses dans une grande surface, j'ai constaté, une nouvelle fois, que l'on présentait sur les étals des têtes d'ail cultivées en Chine. Elles ont parcouru 12 000 kms avant d'être mises en vente ici, dans mon supermarché... Il y a quelque chose d'absurde dans cette situation, de contraire à la sagesse la plus élémentaire. Il est temps de changer ce genre de choses, sans faux-semblants. À travers ce détail, c'est tout un mode de production, de commercialisation, de consommation qui est posé. En un sens, il dénonce la marche forcée du libéralisme à l'échelle planétaire depuis quatre décennies. Ce genre d'absurdités commande instamment d'inventer une autre mondialisation, qui donnerait plus de poids à des organisations internationales telles que l'OMS et l'OIT, ou une ONU « réarmée », une UNESCO refondée. Mais il y aurait deux conditions préalables pour relever ce défi : que ces instruments reposent sur des règles claires et transparentes de gestion, de manière à ce qu'elles échappent à tout lobby ; qu'elles soient fondées sur le respect de la liberté d'expression et des droits fondamentaux de l'être humain.

Cette crise nous invite, par les liens de causalité qu'elle nous laisse concevoir, à reconsidérer nos modes de vie. Nous avons tous, décideur public et simple citoyen, notre part à prendre pour nous orienter vers un monde qui prenne en compte les notions de durabilité et de soutenabilité. Ce peut être un défi exaltant, régénérateur. Je ne sais pas s'il doit nous conduire à la perspective d'une « frugalité heureuse ». J'ai envie de croire en nos facultés de déployer un esprit d'innovation écosystémique et généreux à la fois.



© JP SAEZ

Il y a bien des choses dans la vie que l'on aime faire et dont on n'ignore pas qu'elles peuvent vous causer du tort. Mais veut-on vraiment résister à leur attrait ? C'est ainsi que l'on prend la mer par gros temps, que l'on s'enivre d'alcools et d'autres excitants, que l'on s'étourdit de conquêtes jusqu'au bout de nous-mêmes. Malgré tout, si l'on ne marchait de temps à autre sur la corde raide, pourrait-on prétendre que l'on a vécu ? Pour revenir à mon récit, je vous avouerais bien qu'il y a des pluies dont je me méfie, mais toujours après coup... Je ne parle pas des pluies d'orage qui cognent si fort sur le pare-brise qu'on ne sait plus que faire et pas d'autre choix que de continuer de rouler dans le vacarme et l'opacité. Les pluies que j'ai en tête n'ont rien de suspect a priori. Ce sont ces pluies fines qui reviennent aux alentours des équinoxes, entre chien et loup, au retour d'une journée de travail bien remplie, ou pire, d'un dimanche. À force d'aller et venir, les balais d'essuie-glaces finissent par vous ensuquer dans leur mouvement métronomique. Voici comment Morphée vous charme et vous enjôle. Et vous n'êtes jamais très loin de vous abandonner dans ses bras langoureux ! Il ne faudra pas invoquer la fatigue s'il vous arrive malheur. Juste l'exquise tentation de cette invitation. Vous luttez alors avec vos démons pour vous libérer de cette torpeur. Vient enfin le moment où vous saisissez que c'est miracle de vous en être sorti indemne. Mais vous ne direz rien à personne de cette faiblesse coupable.

QUELLES SONT VOS PRINCIPALES CRAINTES À L'ISSUE DE CE CONFINEMENT POUR LA VIE CULTURELLE ET LES POLITIQUES CULTURELLES EN GÉNÉRAL ? VOS ESPOIRS ?

Ma première préoccupation est plus générale. On montre trop peu ce qu'a pu être l'enfermement chez soi pour des populations paupérisées, vivant en nombre dans des espaces réduits. On l'a évoqué de temps à autre, mais cette réalité infernale nous était en quelque sorte cachée. Pas nécessairement par esprit de censure mais cachée tout de même : fatalité du confinement. Les inégalités sociales n'ont jamais été aussi criantes que pendant la crise. Plus encore, comment le confinement a-t-il été vécu par les sdf ? Par les personnes en situation carcérale ? On n'ose l'imaginer.

Ensuite, pour communiquer dans une telle situation, il fallait avoir impérativement accès à Internet. Ce n'est pas le cas de tout le monde, loin s'en faut. De plus, la fracture numérique ne relève pas que d'une question d'accès mais aussi d'usage. On ne sait pas encore très bien qui a pu profiter de cette parenthèse pour s'éduquer, se cultiver, se relier. Ce serait fort intéressant d'en faire le bilan. On peut espérer que beaucoup auront fait des découvertes artistiques et culturelles inattendues. Mais on peut craindre que bien des personnes, des jeunes en particulier, soient restés à l'écart des nouvelles offres culturelles numériques. Travailler pour le monde d'après impliquera de se saisir plus volontairement de tels écarts.

Du côté des affaires culturelles, mes inquiétudes sont de plusieurs types : tout d'abord que nous ne soyons pas capables de répondre aux urgences qu'implique la situation : les artistes, les acteurs culturels qui vivaient déjà dans des situations de fragilité voient leurs situations s'aggraver terriblement et très rapidement. Je pense en premier lieu aux plus précaires, à ces petites structures, aux petites équipes artistiques, aux collectifs d'acteurs qui participent à l'animation des territoires et font vivre une présence artistique en leur sein... Si nous ne leur apportons pas des réponses fortes et immédiates, ils risquent de sombrer en peu de temps. Car de manière structurelle, ces petites équipes ne bénéficient pas d'un soutien en faveur de leur fonctionnement, mais restent financées au projet qu'elles portent. Avec cette crise, si elles ne peuvent plus mettre en place des projets, des créations... elles perdront toute capacité budgétaire et ne seront plus en mesure de rémunérer leurs équipes. Ce sera dramatique pour l'emploi, pour la vie sociale, la vie culturelle, la vie économique aussi. Ces professionnels, ces structures représentent bien souvent un point aveugle pour les collectivités, parce qu'elles ne les ont pas dans leur radar immédiat. Il faut donc inventer des méthodologies qui permettent d'identifier rapidement ces situations critiques et proposer des formules très souples pour leur permettre de passer le cap ([je me permets de renvoyer à un texte que j'ai récemment publié dans la lettre d'info numérique sur les arts et la culture à l'heure de la crise sanitaire n° 6 de l'Observatoire où j'évoque ces sujets à partir de la question des festivals](#)).

Un autre souci est que nous ne soyons pas en capacité de mettre en œuvre rapidement une évaluation de la situation par territoire, afin de comprendre ce qui s'est réellement passé et d'évaluer les

difficultés des uns et des autres. Je forme le vœu d'aller sans délai vers la mise en œuvre de programmes d'évaluation ambitieux, concertés, qui associeraient État, Régions, collectivités territoriales, réseaux artistiques et culturels... On a vu, lors des premières semaines du confinement, que les grandes collectivités tentaient d'apporter des remèdes. Mais sans concertation, et pour cause sans doute, et sans savoir comment concrétiser l'attribution des aides promises. Elles ont parfois eu tendance à produire des critères si compliqués que les aides risquent de ne pas arriver à bon port à temps. Pourquoi ne pas mettre en œuvre de nouvelles associations, de nouvelles coopérations : des regroupements de villes en grappe, par département dans certains cas, autour des métropoles dans d'autres cas, qui pourraient alors mettre en perspective leurs situations respectives, les évaluer, et réfléchir aux solutions pragmatiques qu'il convient d'apporter. Il nous faut inventer des méthodologies de travail nouvelles et des formes de coopérations innovantes.



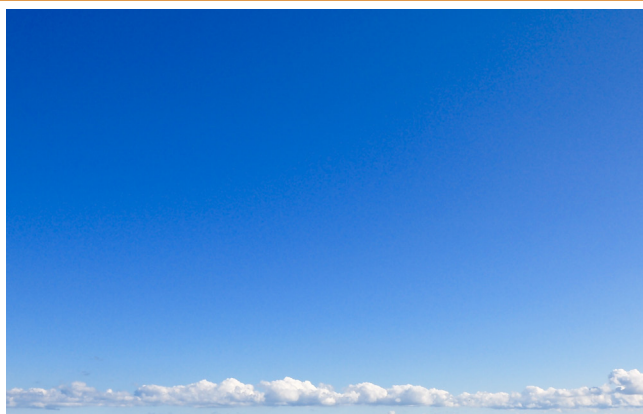
© JP SAEZ

J'aime tant les paysages après la pluie. Elle purifie si bien l'air qu'elle redessine leurs formes avec une intensité qui me surprend à chaque fois. Elle sature les couleurs du ciel et rehausse le grain de l'asphalte. Elle embellit exagérément des choses banales et sans qualité, du moins les voyait-on ainsi. Tout devient plus limpide, plus évident, plus présent. Un par un, les oiseaux s'autorisent à chanter à nouveau. Tout est prêt pour un nouveau départ...

Cette crise a au moins le mérite d'avoir mis en valeur comme jamais cette évidence : le poids économique de la culture, le nombre d'emplois générés par le secteur et son immense importance pour la vie des territoires.

Je redoute par ailleurs que la vie artistique ne reprenne pas aussi vite que souhaité. Ce serait très dommageable si l'on ne pouvait pas ouvrir, dans un terme bien identifié, les cafés et les restaurants, les salles de spectacles, les musées, les cinémas, qui sont autant de lieux de sociabilité tellement nécessaires à une vie sociale épanouie... étant entendu que les mesures de protection de la santé doivent primer et que nous devons sans doute inventer des solutions intermédiaires dans les premières semaines qui suivront l'état d'urgence sanitaire. Sortir de la crise du covid-19 ne veut pas dire que l'on sortira de la crise de la vie culturelle que nous voyons s'étendre sous nos yeux. Remettre la machine en route sera un grand challenge. Sur quelles bases nous appuyer pour faire redémarrer cette machine ? Il y a une occasion de réfléchir à de nouveaux modèles de participation, d'offre, de reconnaissance... Pardonnez-moi si je pose beaucoup de questions ou formule beaucoup d'hypothèses. Je ne voudrais pas avoir de réponse toute faite. Mais je sais qu'en associant nos intelligences et nos énergies, nous pourrions dessiner quelques voies de sortie.

Nous parlons ici beaucoup du spectacle vivant, mais je ne veux pas oublier les arts plastiques, car là aussi et de manière beaucoup plus forte, la survie matérielle d'un certain nombre d'artistes est aujourd'hui posée. Ces derniers ne disposent pas des mêmes « amortisseurs » que ceux dont bénéficient les artistes du spectacle vivant. Les professionnels du secteur, le CIPAC, les FRAC, la FRAAP et les divers syndicats professionnels concernés s'en inquiètent à juste titre et tentent d'organiser une mobilisation, des diagnostics, des alertes, des réponses. Au-delà des artistes, certains lieux d'art, des galeries privées ou associatives, des professionnels sont également en souffrance. Ces difficultés pointées également par plusieurs critiques d'art, mériteraient d'être mieux connues de l'ensemble des responsables culturels. Mais comment faire la synthèse des problèmes des diverses composantes du secteur ? Le Conseil national des professions des arts visuels, créé fin 2018, a un rôle éminent à jouer à ce propos Sa voix est attendue.



© JP SAEZ

Cette fois le ciel n'est que promesse. Je vais en profiter pour me griser de son bleu et prendre quelques gorgées de soleil bien méritées. Le bonheur est ici et maintenant, non ? Je dis carpe diem sans attendre la suite. Vous êtes priés de ne pas éteindre mon enthousiasme en me faisant remarquer la ligne de nuages à l'horizon. Ce n'est qu'une flottille désarmée qui vient tout juste de traverser l'Atlantique. Je prédis qu'elle poursuivra sa route au-delà de ces vallées et sans y faire halte ! C'est déjà ça. Maintenant je me réchauffe tranquillement. Si la pluie revient, de toute façon elle reviendra, je saurai comment l'accueillir, je suis prêt. Tout comme je suis prêt au bonheur de cet instant.

Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE QUE VOUS AVEZ EXPÉRIMENTÉ PENDANT LE CONFINEMENT QUE VOUS SOUHAITEZ CONSERVER À L'AVENIR ? ET QUELQUE CHOSE D'AVANT QUE VOUS AVEZ DÉCIDÉ DE NE PLUS FAIRE ?

Tout d'abord sur le plan professionnel. Dès le début de la crise et comme un grand nombre de structures, nous avons fait l'expérimentation du télétravail pour tous. Tout de suite nous avons souhaité être présent auprès de l'ensemble des acteurs culturels et au-delà. L'équipe s'est attelée en un temps record à réaliser une lettre d'information accessible à tous, gratuite, qui puisse faire le point sur la situation, sur les solutions à apporter pour répondre aux

difficultés, proposer des réflexions, mettre en avant les innovations, les expériences réalisées par des acteurs culturels ou des personnes anonymes qui se révèlent à travers un geste artistique. Nous avons voulu capitaliser ces énergies et cette vitalité.

Je n'hésiterais pas à soutenir que l'expérience de cette crise est stimulante. Elle nous pousse à transformer les propositions d'actions et les projets de l'Observatoire des politiques culturelles.

Comme nous l'avons toujours fait, il nous faut adapter notre démarche aux nouvelles réalités et aux transformations produites par la crise sanitaire : repenser nos formations, imaginer de nouvelles formes d'études, observer les nouvelles pratiques culturelles, accompagner les acteurs autrement...

Sur un plan personnel, cette situation m'a permis de regagner un bien ô combien précieux : du temps. Je m'explique. Dans mes fonctions habituelles de directeur, j'ai toujours beaucoup été en déplacements extérieurs. C'est la mission de l'Observatoire qui l'exige mais cela faisait souvent trop. Au passage, les partenaires avaient encore bien peu l'habitude du télétravail, de la visioconférence comme moyen de communication et de concertation tout à fait idoine. J'ai donc regagné du temps durant ces deux derniers mois ! Je le dis avec gourmandise. Du temps pour pouvoir faire plus de choses. Il m'a fallu d'abord un peu me réguler pour ne pas rester jusqu'à point d'heure sur mon ordinateur à télétravailler. Ensuite j'ai pu me consacrer comme rarement à des projets plus personnels, à caractère artistique, souvent liés à la photographie et à l'écriture. Je me suis ainsi consacré à une

sorte de journal du confinement que j'ai publié sur Facebook et Instagram. Cela m'a permis d'approfondir ma relation avec des amis qui méconnaissaient cette partie de ma vie et de me faire de nouvelles connaissances. Ce moment de réflexion, de création et d'introspection m'a été offert par la situation. Je vais m'atteler à lui donner de plus en plus d'importance dans ma vie.

Cette période est très paradoxale : d'un côté, elle nous conduit à utiliser davantage les outils numériques (on passait pourtant pas mal d'heures sur nos écrans jusqu'ici !), de l'autre à regagner en faculté de contemplation. La civilisation technicienne et accélérée dans laquelle nous vivons nous empêche souvent de créer ces moments contemplatifs dans notre quotidien. Pourtant, je crois qu'ils sont essentiels à la vie humaine. Parce que nous sommes humains, ou pour l'être plus encore, nous avons besoin d'irriguer nos imaginaires, de les laisser voler au-dessus des contingences matérielles. J'espère que nous nous en souviendrons lorsque viendront les jours d'après ces moments suspendus, comme quelque chose de vital et d'essentiel et non comme une « cerise sur le gâteau ».

COMMENT IMAGINEZ-VOUS LE SECTEUR DU SPECTACLE VIVANT APRÈS LA CRISE ? QUELS IMPACTS LA CRISE AURA-T-ELLE SUR VOTRE PRATIQUE ?

Il y a ici deux problèmes dans votre question, l'un objectif, l'autre subjectif. Il n'est pas si simple de répondre. Pour le spectacle vivant, l'impact est considérable. Je renvoie à ce que je disais plus en amont. Je constate aussi avec bonheur que beaucoup de structures, de festivals, d'établissements culturels se soucient de leur responsabilité vis à vis des artistes et des équipes avec lesquels ils devaient travailler. Ce sont des organismes plutôt bien établis mais pas que, généralement bien financés par les collectivités et les sociétés de gestion des droits d'auteur. Si l'ensemble de ces derniers jouent le jeu, ne rationnent pas les subventions en fonction de l'acte effectivement réalisé, ces structures pourront mieux

répondre à leur responsabilité sociale. L'avantage est qu'elles sont au contact direct d'artistes et d'équipes artistiques et ont donc une meilleure connaissance de leurs difficultés. Dans la gestion de la crise, les collectivités publiques ont tout intérêt à les considérer comme des partenaires pouvant les aider à résoudre une partie des problèmes auxquels nous sommes confrontés.

RACONTEZ-NOUS UN TÉMOIGNAGE, UNE ANECDOTE VÉCUE DANS CETTE PÉRIODE SI PARTICULIÈRE

Une anecdote ? Dès les premiers jours du confinement, l'équipe de l'OPC avait mis en place une pause-café virtuelle, où il était question de se dire bonjour, de transmettre des messages légers, attentionnés et drôles. Il n'était pas question ici de travail. Cet espace était plein de charme, de tendresse et de sensibilité. Chacun postait selon ses humeurs des photos de sa situation, des plats cuisinés, des recettes, des vidéos... L'élan vital qui s'exprimait dans notre groupe m'a beaucoup plu et extrêmement touché.

Je crois que cette initiative nous a permis de mieux supporter le télétravail, l'éloignement physique, et de continuer de vivre avec le sourire malgré tout.

Auteur

Jean-Pierre Saez

Directeur

Observatoire des politiques culturelles

<http://www.observatoire-culture.net/>



Retrouvez nos interviews :
« Confinement, ma vie de
professionnel-le du spectacle »
sur notre site :

<https://auvergnerrhonealpes-spectacle vivant.fr>

CONSTRUIRE LES JOURS D'APRÈS : LA BATAILLE EST COMMENCÉE

MAI 2020

Éditeur : Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant //
Directeur de la publication : Nicolas Riedel // Mise en page :
Laelitia Mistretta, Marie Coste
Crédits photographiques :
Photos intérieures - Jean-Pierre Saez.
Couverture : Boba Jovanovic pour [Unsplash](https://unsplash.com/)



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant est soutenue financièrement par le ministère de la Culture / Drac Auvergne-Rhône-Alpes et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

33 cours de la Liberté - 69003 Lyon
04 26 20 55 55

contact@auvergnerrhonealpes-spectacle vivant.fr
www.auvergnerrhonealpes-spectacle vivant.fr

SUIVEZ-NOUS SUR    